



HAL
open science

Who are the Britons? La légende arthurienne et la quête d'une identité britannique

Alban Gautier

► **To cite this version:**

Alban Gautier. Who are the Britons? La légende arthurienne et la quête d'une identité britannique. Maes, Jean-Claude. Les grands récits occidentaux. 3. Le pilier européen, Liber, pp.51-77, 2020. hal-03182337

HAL Id: hal-03182337

<https://normandie-univ.hal.science/hal-03182337v1>

Submitted on 2 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru dans Jean-Claude Maes (dir.), *Les grands récits occidentaux. 3. Le pilier européen*, Montréal, Liber, 2020, p. 51-77.

Alban Gautier

Who are the Britons?

La légende arthurienne et la quête d'une identité britannique

Monty Python and the Holy Grail (en français *Sacré Graal!*), film des Monty Python sorti en 1975, se moque joyeusement de l'enthousiasme des Britanniques des années 1970 pour la question (en réalité insoluble) de l'historicité du roi Arthur et pour les usages identitaires et politiques qui ont pu en être faits. «Who are the Britons?», demande une paysanne à Arthur lorsque celui-ci veut lui faire admettre qu'elle appartient à cette nation introuvable et qu'elle doit donc lui obéir à lui, puisqu'il est «King of the Britons¹».

Arthur, «roi des Bretons» (ou des Britanniques)

À travers cette formule, «Who are the Britons?», les Monty Python ont en réalité mis deux questions dans la bouche de cette paysanne, que le passage de l'anglais au français permettra d'explicitier. La première peut se traduire par «Qui sont les Bretons?». Qui est donc ce peuple que les textes latins de l'Antiquité et du Moyen Âge appellent *Brittones* et *Britanni*, qui a donné son nom à l'île de (Grande-)Bretagne mais aussi à la région continentale appelée Bretagne? Qui est ce peuple qui, depuis le Moyen Âge, se représente comme dépossédé de l'île qui porte son nom au profit d'un autre peuple, les Anglais ou Anglo-Saxons, avec qui il forme un couple en conflit sans cesse renouvelé? Qui est ce peuple qui n'existe plus vraiment puisqu'il est écartelé entre des identités galloise, cornique et bretonne (au sens strict, c'est-à-dire armoricain, le seul paradoxalement qui ne soit pas localisé dans l'île éponyme)? La seconde question posée par la paysanne est bien entendu «Qui sont les Britanniques?»². Qui est ce peuple constitué par la réunion des Anglais, longtemps définis comme foncièrement étrangers à cette identité «bretonne», et des Gallois et Écossais qui (en particulier pour les premiers) se disent au contraire héritiers directs des

¹ Toutes les références à ce film seront données à partir du script publié dans Monty Python, *Monty Python and the Holy Grail (Book)*, ici p. 8.

² Sur ces questions dans la longue durée, je me permets de renvoyer à l'introduction et aux études que j'ai récemment contribué à rassembler dans J.-F. Dunyach et A. Gautier, *Les mondes britanniques, une communauté de destins?* Une grande partie du propos qui suit est tiré de cet ouvrage.

«Bretons» d'autrefois? Qui est ce peuple qui, en 1975 comme aujourd'hui — à l'heure du Brexit, des velléités d'indépendance écossaise et du réveil de la question irlandaise — se représente à la fois comme une entité politique unie, dont le nom est tiré de celui de l'ancienne *Britannia*, et comme composé de trois (ou quatre³) nations dont une (les Gallois) revendique l'héritage exclusif de cette histoire pluriséculaire? Enfin, quels sont les liens entre ces questions identitaires complexes et le pouvoir royal — celui des rois gallois du Haut Moyen Âge, celui des rois et reines d'Angleterre de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance, celui des souverains du Royaume-Uni de Grande-Bretagne fondé par l'Acte d'Union de 1709?

Ce sont toutes ces questions qui se profilent, sur le mode comique, lorsqu'en 1975 les Monty Python posent à Arthur, «King of the Britons», la question «Who are the Britons?». Or faire cette demande à Arthur, plutôt qu'à tout autre souverain de l'histoire de l'île, ne relève pas de la pure et simple pochade. En effet, depuis ses débuts — c'est-à-dire dès le plus ancien texte qui l'évoque, dans la première moitié du neuvième siècle — la figure d'Arthur a été au centre de questionnements et d'instrumentalisations portant sur l'identité des populations insulaires et, plus largement, sur des problèmes politiques et politico-religieux. Arthur a souvent été utilisé dans un contexte politique, pour défendre un programme précis, pour dénoncer un pouvoir jugé illégitime ou (c'est un cas extrêmement fréquent) comme un élément de propagande en faveur d'un dirigeant particulier.

Progressant de la première version de la question («Qui sont les Bretons?») vers la seconde («Qui sont les Britanniques?»), je vais donc, dans les pages qui suivent, en présenter quelques déclinaisons à travers cinq moments qui illustrent l'usage de la matière arthurienne dans la définition des identités bretonne et britannique et du pouvoir de la monarchie chrétienne dans l'espace insulaire. Je m'intéresserai d'abord à la première apparition de ce personnage au neuvième siècle dans une œuvre anonyme, l'*Historia Brittonum*. Je montrerai alors comment, trois siècles plus tard, Geoffroy de Monmouth a proposé une nouvelle vision, plus européenne et plus impériale, d'Arthur. J'évoquerai ensuite les usages politiques qu'en ont fait les rois Édouard I^{er} à la charnière du treizième et du quatorzième siècle, puis Henri VII et Henri VIII à la charnière du quinzième et du seizième siècle. Pour terminer, j'aborderai les ambiguïtés de la renaissance arthurienne dans la Grande-Bretagne de l'après-guerre.

³ Je ne m'étendrai pas ici sur l'immense et épineuse question de l'appartenance ou non de l'Irlande à cet ensemble britannique; mais il est évident que la «question irlandaise» participe pleinement de cette incertitude sur la nature et l'étendue de l'identité britannique et de son articulation avec les problèmes de souveraineté.

Naissance d'un roi de légende: l'*Historia Brittonum*

La plus ancienne mention d'Arthur est attestée plus de trois cents ans après le tournant du cinquième et du sixième siècle — date à laquelle il aurait éventuellement pu exister: nous n'avons, j'ai tenté de le montrer par ailleurs, aucun moyen de le vérifier⁴. Cette mention se trouve (à deux reprises) dans la compilation historique appelée *Historia Brittonum* (*Histoire des Bretons*), traditionnellement attribuée (sans doute à tort) à un moine nommé Nennius. On peut estimer que l'auteur de cette œuvre, qui restera donc pour nous anonyme, écrivait au pays de Galles dans la première moitié du neuvième siècle et qu'il a achevé son œuvre au cours de l'année 829-830⁵. L'*Historia Brittonum*, habituellement découpée en soixante-quinze chapitres, est une compilation d'ouvrages historiques ou chronologiques antérieurs, d'origine romaine, gauloise, bretonne, irlandaise ou anglo-saxonne, réunis en un récit plus ou moins unifié.

Le nom d'Arthur y apparaît à deux reprises: d'abord au chapitre 56, puis au chapitre 73. Or ces deux contextes sont on ne peut plus différents: dans le premier cas, il s'agit d'un Arthur historique et guerrier, vainqueur au combat et champion du christianisme, situé dans un moment précis de l'histoire de l'île de Bretagne; dans le second, le même Arthur, situé plus ou moins hors du temps, est associé à des phénomènes étonnants et quasi magiques.

Le chapitre 56 consiste en un catalogue de douze batailles livrées par Arthur en des lieux divers, et lors desquelles ce héros du passé, qualifié de *dux bellorum* (c'est-à-dire «chef des guerres»), aurait à chaque fois remporté la victoire. On ignore l'origine de cette liste, qui n'est présente dans aucune des sources connues de l'*Historia Brittonum*; de même, malgré tout ce qui a pu être écrit à ce sujet, aucun des lieux n'est identifiable avec certitude. La seule bataille dont le nom et les circonstances sont indubitablement connus par une source plus ancienne est la douzième, disputée au «mont de Badon»: le pseudo-Nennius l'a vraisemblablement trouvée chez le moine

⁴ Pour cette démonstration, mais aussi pour une description plus précise de l'*Historia Brittonum* et de ses mentions arthuriennes, je renvoie à A. Gautier, *Arthur, et Le roi Arthur*.

⁵ Les deux principales éditions de cette œuvre sont celles de T. Mommsen, *Chronica minora*, largement dépassée, et d'E. Faral, *La légende arthurienne*, qui a édité avec rigueur le texte latin de deux manuscrits (sur une trentaine). On peut aussi se référer, mais avec précaution puisqu'on ne dispose toujours pas d'une édition satisfaisante du texte source, à la traduction anglaise de J. Morris, *Nennius: British History and the Welsh Annals* (avec le texte latin de Mommsen en regard), ou à la traduction française de C. Kerboul-Vilhon, *Nennius: Historia Brittonum, Histoire des Bretons*. Sur toutes ces questions, je renvoie à la présentation de l'œuvre par M. Coumert, *Origines des peuples. Les récits du Haut Moyen Âge occidental (550-850)*, p.441-499.

Gildas qui, au sixième siècle, avait déjà mentionné cette bataille⁶, et il connaissait aussi l'œuvre du moine Bède le Vénérable, un Anglo-Saxon du début du huitième siècle qui avait lui-même utilisé et complété l'œuvre de Gildas⁷. Mais aucun de ces deux auteurs antérieurs ne connaissait Arthur: tout ce qui dans l'*Historia Brittonum* concerne Arthur lui-même, ainsi que la liste des batailles, est donc d'origine inconnue.

Bien évidemment, on a beaucoup spéculé sur la possible origine de ces «informations». Il est certain que des récits, des poèmes, des histoires folkloriques circulaient, oralement ou par écrit, avant le début du neuvième siècle. Le chapitre 73 de l'*Historia Brittonum* atteste l'existence de telles légendes associant le *miles* (c'est-à-dire le «guerrier») Arthur à des «lieux puissants», des emplacements chargés de sens et de mystère aux yeux des habitants. Les très brèves notices qui composent ce chapitre montrent que l'on racontait à son sujet au moins deux histoires fabuleuses: celle de son chien Cabal poursuivant un mystérieux sanglier appelé Troynt, puis marquant de sa patte le sommet d'une montagne nommée Carn Cabal; celle du meurtre d'un fils nommé Anir, enterré en un lieu nommé Licat Anir. Il s'agit là, de toute évidence, de légendes folkloriques et étiologiques qui faisaient d'Arthur et des créatures qui l'entourent des géants capables d'imprimer leur marque sur le paysage de l'île de Bretagne. Mais ces légendes, quelle que soit leur ancienneté, ne nous ont pas été conservées. Seul leur écho est transmis, là aussi pour la première fois, par l'*Historia Brittonum*. Cette œuvre contient par conséquent, à toutes fins utiles, la plus ancienne mention d'Arthur, et le personnage apparaît donc à la fois, dès ses commencements littéraires, dans sa version «historique», située dans le temps, et dans sa version «folklorique», ancrée dans la légende et le surnaturel.

Ajoutons qu'Arthur naît à l'écrit (et plus précisément à l'écriture historique) en un temps où le pouvoir des rois bretons est confiné dans la partie ouest de l'île⁸. Les bouleversements des cinquième et sixième siècles ont signifié pour les Bretons la perte des régions orientales et la formation, dans ce qui est alors en train de devenir l'Angleterre, de royaumes dominés par des élites «anglo-saxonnes», de langue et de culture germaniques⁹. Plus précisément, l'autorité des princes

⁶ On peut se référer à l'édition et à la traduction anglaise de M. Winterbottom, *Gildas: The Ruin of Britain and Other Works*. On peut aussi utiliser la traduction française de C. Kerboul-Vilhon, *Gildas le Sage: Vie et œuvres*. Mais pour cette œuvre comme pour l'*Historia Brittonum*, le travail d'édition scientifique reste largement à faire...

⁷ Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*.

⁸ Sur l'histoire des Bretons et des Gallois dans les premiers siècles médiévaux, il existe désormais un imposant ouvrage de référence: T. M. Charles-Edwards, *Wales and the Britons 350-1064*.

⁹ Les huitième et neuvième siècles correspondent à l'hégémonie exercée par les rois des Merciens, puis des

bretons se limite aux trois «péninsules» occidentales: la Cornouailles, le pays de Galles et les régions du nord-ouest que les textes gallois appellent indistinctement le «Vieux Nord». Au début du neuvième siècle, un rapport de forces très déséquilibré oppose donc des royaumes anglo-saxons désormais christianisés et surtout en voie d'unification, à un monde breton divisé en de nombreux royaumes chrétiens indépendants; de fait, entre le septième et le treizième siècle, l'ensemble de ces royaumes sont progressivement passés sous domination anglaise ou écossaise. Vers 830, au moment où est composée l'*Historia Brittonum*, les Bretons se trouvent donc en position d'infériorité face à leurs voisins anglo-saxons.

Dans ce contexte, il devenait utile d'offrir aux Bretons un autre récit de leurs origines et de leur histoire que celui qu'ils pouvaient trouver chez des auteurs «de référence» comme Gildas et Bède. Le premier offrait une histoire de péché, de défaite et de guerres civiles: sa vision moralisatrice et foncièrement pessimiste du passé de la Bretagne ne pouvait convenir à des souverains guerriers. Bède donnait des Bretons une image encore plus dévaluée: celle d'un peuple schismatique, dépossédé de sa terre par décision divine au profit des Anglo-Saxons. La période qui va de la fin de la domination romaine (vers 400) à la christianisation des Anglo-Saxons (vers 600) étant très mal documentée¹⁰, elle ménageait un espace aisément récupérable dans la nouvelle construction idéologique — une construction qui se devait de mettre en avant la valeur militaire des Bretons, leur christianisme irréprochable et leur capacité à l'emporter contre leurs ennemis. Dans le canevas très lâche proposé par les auteurs antérieurs, il n'était pas difficile d'insérer des détails valorisants.

C'est plus précisément dans le royaume gallois de Gwynedd que l'auteur anonyme de l'*Historia Brittonum* a proposé un nouveau récit explicatif de l'histoire des Bretons¹¹. Désireux d'établir son hégémonie sur les autres princes gallois, le roi Merfyn Frych de Gwynedd (825-844) a encouragé l'écriture d'une histoire nouvelle, présentant les Bretons sous un jour enfin positif et globalement victorieux. Comme chez Gildas et Bède, mais en prenant le contre-pied de leurs interprétations, l'*Historia Brittonum* voit dans l'histoire de l'île une succession d'invasions (en particulier romaines et anglo-saxonnes), entraînant des résistances (bretonnes) tantôt victorieuses

Ouest-Saxons. Les grandes lignes de l'histoire de l'Angleterre anglo-saxonne sont exposées par S. Lebecq et al., *Histoire des îles Britanniques*; on peut aussi lire N. J. Higham et M. J. Ryan, *The Anglo-Saxon World*, en particulier les chapitres 4 et 5.

¹⁰ Certains historiens parlent, pour désigner les cinquième et sixième siècles, des «Âges obscurs» (*Dark Ages*). On lira, à ce sujet, A. Gautier, «*Dark Ages* : les siècles perdus de l'histoire britannique?».

¹¹ C'est ce qu'a bien montré N. J. Higham dans deux ouvrages essentiels: *King Arthur: Myth-Making and History*, puis *King Arthur: The Making of a Legend*.

et tantôt inefficaces. À l'appui de cette interprétation de l'histoire, l'*Historia Brittonum* dote les Bretons d'origines troyennes (ce qui fait d'eux les égaux des Romains et des Francs) et met en avant quelques figures héroïques dont les exploits illustrent la vigueur des Bretons, leur courage constant face à leurs ennemis, mais aussi l'ancienneté et l'authenticité de leur identité chrétienne.

Pour toutes ces raisons, l'*Historia Brittonum* fait d'Arthur une figure valorisante, propre à témoigner de la valeur des héros bretons des temps passés. Quelle que soit son origine — purement folklorique ou souvenir déformé d'un chef de guerre réel des siècles antérieurs —, Arthur est désormais associé au cinquième ou sixième siècle, âge des affrontements entre Anglo-Saxons et Bretons; il est vu comme un guerrier (*miles*) valeureux, un «chef des guerres» (*dux bellorum*) capable de tuer près de mille ennemis au cours d'une seule charge; il est enfin décrit comme un champion du christianisme, portant au combat l'«image de la Vierge Marie». Même si elle ne développe guère la figure d'Arthur (les passages qui le concernent couvrent tout au plus une trentaine de lignes), l'*Historia Brittonum* met donc en place certains traits du personnage¹² qui ont perduré tout au long du Moyen Âge et au-delà: c'est un héros guerrier; c'est un défenseur des Bretons; c'est un champion du christianisme; il est lié aux merveilles et aux créatures fabuleuses qui peuplent le paysage de l'île.

Geoffroy de Monmouth, Merlin et la glorification d'Arthur

Pendant les trois siècles qui suivent la rédaction de l'*Historia Brittonum*, le personnage d'Arthur ne sort guère du monde de langue et de culture brittoniques, c'est-à-dire du pays de Galles, de la Cornouailles et de la Bretagne continentale. Un nombre assez réduit de textes (une quinzaine environ), écrits en latin ou en gallois, nous ont été conservés qui développent un aspect ou l'autre du personnage tel que l'*Historia Brittonum* l'avait construit: guerrier, breton, chrétien ou fabuleux — ou tout cela à la fois. Arthur devient progressivement une figure connue, que des bardes, des auteurs monastiques, des compilateurs de textes historiques, se plaisent à convoquer pour agrémenteur leurs œuvres. Mais au-delà du pays de Galles, aussi bien en Angleterre qu'en Irlande ou sur le continent européen, pratiquement personne n'entend parler de lui avant le début du douzième siècle.

¹² N. J. Higham, dans *King Arthur: The Making of a Legend*, affirme que les chapitres de 67 à 75 (incluant donc le chapitre 73) pourraient constituer une œuvre distincte, qu'il appelle les *Mirabilia*, composée au dixième siècle et donc annexée tardivement à l'*Historia Brittonum*. Ce n'est pas impossible, mais cela ne remet pas fondamentalement en cause notre démonstration.

Les choses changent radicalement lorsqu'un auteur d'origine galloise ou armoricaine fait paraître en 1136 la première version de son *Historia regum Britanniae* (*Histoire des rois de Bretagne*)¹³. Quelle que soit son origine, Geoffroy de Monmouth (v. 1095-1155) écrivait à Oxford, dans un milieu qui n'était pas encore celui de l'université (elle n'existerait qu'un siècle plus tard), mais où l'on trouvait déjà une concentration d'écoles¹⁴. Répondant à Bède, mais aussi à diverses œuvres récentes qui avaient exalté l'histoire des Anglais, Geoffroy a cherché à montrer aux milieux savants et à toute la chrétienté latine de son temps que l'histoire des Bretons n'était ni moins glorieuse, ni moins ancienne, ni moins chevaleresque que celle de leurs voisins et adversaires. Comme l'avait déjà fait sa principale source — qui n'est autre que l'*Historia Brittonum* — Geoffroy a rattaché les Bretons à la lignée des Troyens et a doté leurs rois d'une longue généalogie remontant à Énée.

Le récit de la vie et du règne d'Arthur est la pièce maîtresse de sa démonstration. Arthur est présenté dans l'*Historia regum Britanniae* comme le vainqueur par excellence de tous les ennemis des Bretons. L'œuvre consacre de très longues pages au détail d'innombrables batailles, accumulant dans des récits invraisemblables impliquant des dizaines de milliers de combattants. Ses victoires sur les Saxons permettent à Arthur de devenir roi de Logres: ce nom, en latin, *Loegria*, est une simple transposition du gallois *Lloegr*, qui désigne ordinairement l'Angleterre. Arthur, roi de tous les Bretons, ne règne donc pas au pays de Galles mais sur et depuis les «terres perdues» — manière de réaffirmer les prétentions bretonnes sur l'intégralité de l'île, tout en reflétant la donne géopolitique qui, depuis la constitution au dixième siècle d'une Angleterre unifiée, faisait de ses rois les souverains les plus puissants de l'île¹⁵. Le roi de Logres règne donc sur toute la Bretagne et même au-delà, dominant les nombreux roitelets imaginaires de l'île (ducs de Cornouailles, rois des Orcades, d'Écosse, de Galles, d'Irlande et même de Norvège) pendant une longue période de paix et de prospérité inégalées. À la fin de son règne, Arthur va même jusqu'à affronter et renverser Lucius, l'envoyé de Léon, empereur des Romains — deux personnages qui, comme la plupart de ceux que Geoffroy insère dans son récit, ne correspondent à aucune figure historiquement attestée. Mais alors qu'il guerroye en Gaule, son neveu Mordred séduit son épouse et usurpe son trône.

¹³ On trouvera une édition commode du texte latin, avec traduction anglaise en regard, dans G. of Monmouth, *The History of the Kings of Britain*. On peut aussi se référer à la traduction française de L. Mathey-Maille: G. de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*.

¹⁴ Tout ce qu'on sait sur Geoffroy de Monmouth est agréablement résumé dans le petit livre de K. Jankulak, *Geoffrey of Monmouth*.

¹⁵ Voir A. Chauou, «Arthur et les espaces insulaires: enjeux de la géographie arthurienne».

Arthur doit regagner l'île pour affronter le traître, et les deux adversaires meurent dans un ultime affrontement — en 542 précisément, affirme l'auteur.

On peut dire à bon droit que Geoffroy est le véritable créateur du roi Arthur et le vrai fondateur de la «matière de Bretagne». Il a certes fait usage de nombreuses sources et n'a pas inventé Arthur de toutes pièces, mais il ne s'est pas non plus contenté de reprendre des traditions préexistantes et de les fondre en un seul récit: il a aussi été très inventif et a considérablement amplifié la matière, empruntant à la fois à la veine «historique» (celle dont témoignait le chapitre 56 de l'*Historia Brittonum*) et à la veine «folklorique» (celle du chapitre 73). Surtout, Geoffroy est le premier à avoir proposé un long récit continu de la vie et du règne d'Arthur, de sa conception à son départ vers l'Autre Monde. La section consacrée à Arthur occupe environ un cinquième d'une œuvre dont le récit couvre plus d'un millénaire et demi, de la guerre de Troie aux environs de l'an 700. Les exploits d'Arthur tenaient en une demi-page dans l'*Historia Brittonum*; ils représentent une soixantaine de pages dans une traduction moderne de l'*Historia regum Britanniae*... En d'autres termes, Geoffroy s'est saisi d'allusions réduites dans diverses œuvres antérieures et s'est livré à une amplification considérable et très imaginative, brochant allègrement sur des pages entières à partir de mentions originales qui parfois ne dépassaient pas une demi-ligne de texte.

Le cas de Merlin, autre personnage clé de l'œuvre de Geoffroy, est emblématique de cette méthode. Geoffroy a trouvé le nom de Merlin dans la tradition légendaire galloise, mais il en fait une figure très différente du barde devenu fou de ces récits originaux (et, disons-le, assez obscurs¹⁶). Il opère en effet un rapprochement entre ce Merlin gallois et la figure d'Ambrosius Aurelianus, un chef de guerre breton du cinquième siècle déjà nommé par Gildas, Bède et le pseudo-Nennius. Au chapitre 42 de l'*Historia Brittonum*, ce personnage était décrit comme l'ennemi du «tyran» Vortigern qui, voulant bâtir une immense tour, cherchait à savoir pourquoi ce bâtiment ne cessait de s'effondrer. Doté du don de prophétie, Ambrosius aurait révélé au tyran que les fondations cachaient une fosse où combattaient un dragon rouge et un dragon blanc. Cette fable avait une signification politique transparente, puisque derrière les deux dragons, il fallait entendre les Anglais (en blanc) et les Bretons (en rouge, comme le rappelle aujourd'hui encore le drapeau gallois). Le récit du combat et le sens de la prophétie étaient donc cohérents avec l'objectif de l'*Historia Brittonum*: le dragon blanc (anglais) semblait d'abord l'emporter, mais la victoire finale du dragon rouge (breton) et la prophétie d'Ambrosius assuraient le lecteur qu'à la fin des temps les Bretons remporteraient la victoire. Geoffroy a combiné ce récit avec les traditions sur le barde fou Merlin,

¹⁶ On trouvera une bonne présentation du personnage de Merlin, de ses origines et des développements de la légende dans P. Walter, *Merlin ou le savoir du monde*.

créant ainsi la figure originale d'Ambrosius Merlinus, prophète vaticinant qui annonce au père d'Arthur le futur de l'île de Bretagne... et les victoires de son fils, le «sanglier de Cornouailles». L'*Historia regum Britanniae* intègre donc un long passage (chapitres 110 à 117) contenant pas moins de 74 prédictions faites par Merlin en présence de Vortigern. Les «prophéties de Merlin» ont fasciné les contemporains et ont contribué au succès de l'œuvre jusqu'à la fin du Moyen Âge. Quelques années plus tard, Geoffroy a d'ailleurs écrit une *Vita Merlini* (*Vie de Merlin*), toujours en latin, qui a eu elle aussi un certain succès.

Dès sa première parution en 1136, l'*Historia regum Britanniae* a fait l'effet d'une bombe dans les milieux savants de l'Occident latin. On ignorait tout — et pour cause! — d'Arthur, et voici qu'un ouvrage d'histoire sérieux et documenté, écrit par un clerc d'Oxford, apportait des informations précises et abondantes sur ce personnage extraordinaire et prétendait compléter avec force détails le long hiatus chronologique de près de deux cents ans que représentaient les «Âges obscurs», un hiatus que ni Bède ni aucun des historiens bretons, anglo-saxons et anglo-normands n'avaient su remplir. Les savants du temps se sont tout de suite divisés en deux camps. Un petit nombre, à l'instar de Guillaume de Newburgh à la fin du douzième siècle, ont regardé Geoffroy comme un faussaire et un affabulateur — ce qu'il était de toute évidence. Mais ces critiques n'ont guère été entendus. La plupart ont été enthousiasmés par l'œuvre de Geoffroy et se sont plutôt efforcés d'intégrer son récit aux connaissances historiques de leur temps — certes sans grand succès puisque, de toute évidence, ce récit était presque entièrement faux¹⁷.

Comment expliquer ce succès et la confiance que, pendant environ quatre siècles, la plupart des auteurs ont accordée à ce grand affabulateur? D'abord, cette magnifique histoire était écrite en latin, langue commune aux élites de toute l'Europe occidentale. La diffusion fut donc fulgurante et considérable. On recense à ce jour près de 220 manuscrits médiévaux de l'*Historia regum Britanniae*, dont 58 dès le douzième siècle — un chiffre très élevé pour une œuvre médiévale non religieuse. En l'espace d'à peine une décennie, Arthur est donc sorti de l'ombre. Cet obscur héros gallois est devenu célèbre dans toute la chrétienté latine. En outre, la grande habileté de Geoffroy a consisté à mêler en permanence les genres pour offrir une «histoire» qui, à l'intérieur d'une trame pseudo-historique, apparemment crédible et datée, racontait avant tout des aventures extraordinaires, des histoires de prouesse, de magie et d'amour. Le public, bien au-delà des milieux savants et en particulier parmi les chevaliers, a trouvé dans l'*Historia regum Britanniae* ce qu'il cherchait: le récit de belles aventures censées avoir réellement eu lieu dans le passé, un récit qui leur permettait de s'identifier à des héros très chrétiens venus d'un passé oublié, un récit exaltant,

¹⁷ Ce débat est bien résumé par A. Chauou, *Le roi Arthur*, p.217 et suiv.

héroïque, chevaleresque et courtois, adapté aux valeurs et aux attentes de la noblesse anglo-normande et continentale. L'œuvre de Geoffroy et les très nombreux romans arthuriens qu'elle inspire sont donc des sources précieuses pour l'histoire des mentalités des douzième et treizième siècles: elles épousent les valeurs du temps, elles les reflètent et les modèlent à la fois¹⁸.

En effet, le siècle qui suit la parution de l'*Historia regum Britanniae* correspond à une très abondante production littéraire en latin mais aussi et surtout dans les langues vernaculaires, en vers puis en prose. Très vite, le poète Geoffroy Gaimar en donna une traduction en français, aujourd'hui perdue; le poète normand Wace fit de même dans son *Roman de Brut*, écrit vers 1155. On vit alors se multiplier les «romans» arthuriens, d'abord en français puis dans toutes les langues de l'Europe occidentale, de l'islandais au castillan en passant par l'allemand et l'occitan... et même en gallois! Toutes ces œuvres reposent sur le même principe, qui évoque à certains égards la *fan fiction* qui remporte aujourd'hui un immense succès sur la toile: des auteurs plus ou moins talentueux imaginent d'innombrables *spin offs*, *sequels* et *prequels* situés dans les univers à grand succès de la littérature et du cinéma populaires comme *Harry Potter* ou *Le Seigneur des Anneaux*. De même, Chrétien de Troyes (v. 1160-1190), Robert de Boron (v. 1200) et une foule d'anonymes ont imaginé de nouvelles aventures d'Arthur, mais aussi et surtout celles de ses chevaliers, insérant le tout dans le monde historico-imaginaire inventé par Geoffroy. Ce monde fournissait donc une «matière», la «matière de Bretagne», à laquelle les créateurs ont puisé des histoires, des personnages, des motifs, des situations, qu'ils ont pu retravailler à leur guise. Les romanciers médiévaux ont de fait introduit de nouveaux thèmes (la Table ronde, le Graal, la cour de Camelot, etc.) et de nouveaux protagonistes (Lancelot, Perceval, Galaad, etc.), développant leurs récits sur des milliers de pages¹⁹.

Édouard I^{er} et la matière arthurienne: dominer toute la Bretagne

À travers ces bouleversements et cette amplification sans précédent, les caractéristiques d'Arthur restent cependant en grande partie les mêmes que dans l'*Historia Brittonum*. Arthur est avant tout un héros guerrier: cet aspect est renforcé par la promotion littéraire des chevaliers de la Table ronde, et les romans arthuriens sont pleins de récits de batailles rangées et de combats singuliers. Arthur reste aussi un champion chrétien; ce trait est même amplifié par l'apparition, chez Chrétien de Troyes et ses continuateurs, du motif du Graal, bientôt identifié à une coupe ayant recueilli le sang du Christ en croix. Il reste aussi lié aux merveilles et aux actions fabuleuses,

¹⁸ Voir surtout M. Aurell, *La légende du roi Arthur, 550-1250*.

¹⁹ Voir entre autres L. Mathey-Maille, *Arthur, roi de Bretagne*.

puisque Merlin devient une figure incontournable du récit et que les romans arthuriens sont remplis d'enchanteurs, de géants et de fées. En revanche, la dimension «nationale» du personnage est plus complexe, car les douzième et treizième siècles correspondent à un déplacement qui peut sembler paradoxal: sans perdre entièrement son identité antérieure de défenseur des Bretons, Arthur devient en effet un prédécesseur glorieux des rois qui siègent à Westminster. Dès les années 1190, le chroniqueur anglais Roger de Hoveden le qualifie de *rex Angliae* («roi d'Angleterre») et non plus de *rex Brittonum* («roi des Bretons») comme l'avaient fait tous les auteurs précédents²⁰. C'est cette étonnante «anglicisation» d'Arthur qui va maintenant retenir notre attention, car elle apporte encore une autre réponse à notre question «Who are the Britons?». Disons tout de suite que ce déplacement tient au fait qu'à ces quatre caractéristiques principales d'Arthur, Geoffroy a ajouté un cinquième trait essentiel: il a fait d'Arthur un mythe de souveraineté, ce qu'il n'était pas dans les textes gallois²¹. Dès lors, les souverains du temps allaient eux aussi s'en emparer.

La dynastie des Plantagenêts, qui arrive sur le trône d'Angleterre en 1154 et règne jusqu'en 1485, a largement recouru à la légende arthurienne. En effet, la matière de Bretagne met en scène un mythe de souveraineté, celui d'une monarchie puissante et efficace, exercée à l'échelle de l'île mais aussi dans de nombreuses régions du continent, un précédent glorieux qui pouvait servir à convaincre l'aristocratie de la validité du projet monarchique Plantagenêt. Toute œuvre qui mettait en avant la puissance d'un grand «roi de Bretagne» pouvait être utile à Henri II Plantagenêt (1154-1189) et à ses successeurs, surtout si elle était appréciée des élites comme l'étaient les romans de la Table ronde. Arthur permettait aussi aux Plantagenêts de concurrencer leurs adversaires les rois de France: face à la «matière de France» et aux histoires de Charlemagne et de ses peuples dont les Capétiens se voulaient les héritiers, la «matière de Bretagne» offrait une alternative prestigieuse.

Il serait trop long de détailler l'ensemble des usages que les Plantagenêts ont pu faire d'Arthur: un patronage littéraire (probable, mais difficile à prouver) des auteurs de romans arthuriens, un intérêt pour le précédent que constituait la domination arthurienne sur la Bretagne autant que sur la Gaule, le nom d'Arthur donné à un petit-fils d'Henri II²², font partie des principaux aspects de ce compagnonnage entre les premiers Plantagenêts et l'univers du roi Arthur²³. On se

²⁰ J. Gillingham, «The context and purposes of Geoffrey de Monmouth's *History of the Kings of Britain*», p. 103.

²¹ Rappelons que l'*Historia Brittonum* ne le désignait pas comme un roi mais l'appelait *dux bellorum*, «chef des guerres» (au chapitre 56) et simplement *miles*, «guerrier» (au chapitre 73).

²² Il s'agit du fils de Geoffroy Plantagenêt et Constance de Bretagne (armoricaine), né en 1187 et probablement assassiné en 1203 par son oncle Jean sans Terre.

²³ Je renvoie pour cela à deux ouvrages essentiels: A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne*

concentrera ici sur le cas du roi Édouard I^{er} (1272-1307), grand amateur de la matière arthurienne²⁴. Au début de son règne, les Plantagenêts avaient déjà perdu la plupart de leurs possessions continentales, ne conservant que l'Aquitaine. Ils avaient donc réorienté une partie de leurs ambitions dans l'île: Édouard chercha à établir son hégémonie sur les royaumes gallois et sur l'Écosse. Il fut ainsi le premier roi anglais à doter son fils aîné du titre de «prince de Galles» affirmant nettement la suprématie de l'Angleterre sur le monde gallois.

Or l'*Historia regum Britanniae* faisait d'Arthur le souverain suprême de tous les rois de l'île. Sous la plume de Geoffroy, les rois de Cambrie (le pays de Galles) et d'Albanie (l'Écosse) fréquentaient la cour du roi de Logres (l'Angleterre) et étaient ses vassaux. À l'instar de son aïeul Henri II, Édouard I^{er} a pu regarder ce précédent prestigieux comme une légitimation de ses ambitions du moment. Ainsi l'impressionnant réseau de forteresses qu'il fait construire dans tout le nord-ouest du pays de Galles suite à sa conquête de la région en 1301 ne répond pas seulement à une logique stratégique: certains sites choisis pour y implanter des forteresses, par exemple Caernarfon, l'ont sans doute été non seulement pour des raisons stratégiques, mais aussi en raison de leur signification dans l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth²⁵!

On sait aussi qu'Édouard I^{er} a organisé à plusieurs reprises des banquets inspirés de la cour d'Arthur. C'est probablement lui qui a fait fabriquer à cet usage le grand plateau de table, rond bien entendu, mesurant 5,5 mètres de diamètre et pesant 1 200 kg, aujourd'hui conservé et exposé dans le grand hall du château de Winchester: il a peut-être été assemblé à l'occasion d'un tournoi et d'un banquet organisés à Winchester en 1290 pour les fiançailles d'une des filles du roi²⁶.

Édouard I^{er} et son épouse Éléonore firent aussi exhumer en grande pompe les corps présumés d'Arthur et de Guenièvre, «découverts» à Glastonbury un siècle plus tôt. L'abbaye de Glastonbury, dont l'existence remonte au moins au huitième siècle, était devenue au fil des siècles l'un des plus riches et des plus puissants monastères du pays. Elle était aussi le foyer de nombreux récits légendaires, étant par exemple identifiée à cette «île d'Avalon» où, selon Geoffroy de Monmouth, Arthur avait été emmené après sa mort²⁷. En 1191, sous le règne du Plantagenêt Richard

et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XII^e-XIII^e siècles), et C. M. Berard, Arthurianism in Early Plantagenet England, from Henry II to Edward I.

²⁴ La biographie classique d'Édouard I^{er} est celle de M. Prestwich, *Edward I.*

²⁵ F. Laget, «Le mythe d'Arthur et la conquête anglaise des côtes galloises (fin du XIII^e siècle). Du roi légendaire au roi colonisateur».

²⁶ Sur ce singulier objet, voir surtout les études réunies par M. Biddle, *King Arthur's Round Table: An Archaeological Investigation.*

²⁷ A. Gransden, «The growth of the Glastonbury traditions and legends in the twelfth century».

Cœur de Lion (1189-1199), les moines y avaient «découvert» la tombe d'Arthur et de son épouse Guenièvre²⁸. En 1278, Édouard I^{er} et son épouse la reine Éléonore firent donc ériger un splendide tombeau de marbre noir dans l'abbatiale, devant le maître-autel. Encore un moyen de se proclamer les héritiers d'Arthur...

Arthur chez les Tudors: rouge et blanc réunis

Cet usage politique est réapparu avec force à la toute fin du Moyen Âge, dans l'Angleterre du quinzième siècle où s'est produit un dernier renouveau médiéval, là encore littéraire autant que politique, de la matière arthurienne. En 1470, Thomas Malory a achevé son grand roman *Le Morte d'Arthur*. Placé à l'aboutissement de trois siècles et demi d'élaborations narratives, Malory a lu de très nombreuses œuvres, en français et en anglais, et en a tiré une sorte de *digest*, une version synthétique résumant (en tout de même plusieurs centaines de pages) la plupart des développements imaginés par les auteurs antérieurs²⁹. Quinze ans plus tard, le grand œuvre de Malory a fait partie des «classiques» de la littérature anglaise édités par l'imprimeur londonien William Caxton.

L'année 1485 est aussi celle de la défaite et de la mort du dernier souverain Plantagenêt, Richard III (1483-1485), et de l'avènement d'Henri VII (1485-1509), premier roi de la dynastie des Tudors³⁰. Il n'est devenu roi qu'à l'issue du long conflit de la guerre des Deux Roses, qui a vu s'affronter à partir de 1455 deux branches de la dynastie Plantagenêt: les Lancastre, dont le symbole était la rose rouge, et les York, à la rose blanche³¹. Par sa grand-mère et sa mère, Henri VII était apparenté aux Lancastre, mais à travers des mariages qu'un grand nombre de contemporains jugeaient illégitimes; du côté de son père, il appartenait à un lignage gallois assez obscur, celui des Tudors. Ses droits à la couronne étaient donc ténus: cinq générations le séparaient d'Édouard III, mort en 1377. En réalité, le nouveau roi devait surtout son trône à l'épuisement des deux camps et à sa victoire sur le champ de bataille de Bosworth.

Henri VII a donc cherché à renforcer sa légitimité par une propagande visant à prouver

²⁸ Sur cette affaire, je renvoie à nouveau à A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt*, chap. VI.

²⁹ La version anglaise originale, connue par un manuscrit retrouvé à Winchester en 1934, a été éditée par E. Vinaver: T. Malory, *Complete Works*. Il existe une traduction française, élaborée à partir de la version plus tardive éditée en 1485 par W. Caxton: T. Malory, *Le roman du roi Arthur et de ses chevaliers de la Table Ronde*.

³⁰ S. B. Chrimes, *Henry VII*.

³¹ Ce conflit est remarquablement exposé dans J. Gillingham dans *The Wars of the Roses: Peace and Conflict in Fifteenth-Century England*.

qu'il était l'héritier incontestable des anciens rois anglais... mais aussi bretons. Son origine galloise, *a priori* problématique pour un roi d'Angleterre, devenait un atout. Dans les arbres généalogiques que des érudits complaisants lui ont fabriqués, le lignage gallois des Tudors descendait bien entendu des Troyens et du roi Arthur. Le roi s'est aussi appuyé sur la prophétie des deux dragons, qu'il a pu présenter comme enfin réalisée: le Gallois Henri VII était lui-même le dragon rouge annoncé par Ambrosius-Merlin, il en avait même fait son étendard à Bosworth. Mieux encore, après avoir réalisé la prophétie par les armes, il la parachevait dans la paix en épousant Élisabeth, fille d'Édouard IV (1460-1483), roi de la lignée d'York. Ainsi, comme Merlin l'avait prédit, la rose rouge des Lancastre et le dragon rouge des Gallois l'avaient emporté sur la rose blanche des York et le dragon blanc des Anglais, mais par un mariage et sous les espèces de la réconciliation. L'emblème du nouveau couple royal fut par conséquent la «rose Tudor», qui combine les deux couleurs.

Leur premier enfant, né le 19 septembre 1486, neuf mois jour pour jour après les noces, reçut le nom d'Arthur. Trois ans plus tard, le jeune Arthur fut investi du titre de «prince de Galles», porté par les fils aînés des rois d'Angleterre depuis le règne d'Édouard I^{er}. Il s'agissait là encore de signaler l'union harmonieuse de l'Angleterre et du pays de Galles: avec un roi gallois et Lancastre, une reine anglaise et York, et un prince de Galles nommé Arthur, tout était orchestré pour préparer le «retour d'Arthur» au profit de la nouvelle dynastie. Mais le jeune Arthur mourut le 2 avril 1502 à l'âge de quinze ans; sa mère le suivit dans la tombe moins d'un an plus tard. L'espoir d'un retour d'Arthur orchestré par les Tudors n'aura donc duré que le temps de la vie d'un adolescent. Henri VII reporta alors ses ambitions sur son seul fils survivant, qui devint roi en 1509.

Le jeune Henri VIII (1509-1547), devenu roi à dix-huit ans³², ne déserta pas la matière de Bretagne mais il n'en fut pas, comme son père, un véritable enthousiaste. En 1539, dans le contexte de la Réforme et de la dissolution des monastères, il ordonna la destruction de l'église abbatiale de Glastonbury et la saisie de tous les objets précieux que contenait le monastère. Le tombeau d'Arthur et de Guenièvre, autrefois érigé sur ordre d'Édouard I^{er} et de la reine Éléonore, fut alors démantelé, ses plaques de marbre noir vendues ou réutilisées. Il s'agissait avant tout d'enrichir la couronne, et les agents du roi n'eurent dans l'affaire aucun état d'âme ni aucune nostalgie.

Mais Henri VIII est aussi le souverain qui a fait repeindre la Table ronde de Winchester, autrefois fabriquée à la demande d'Édouard I^{er}. Le nouveau décor voulu par Henri VIII est celui qui est encore visible aujourd'hui. Le disque est divisé en vingt-cinq sections peintes en blanc et en

³² Il existe un très grand nombre de biographies et d'ouvrages de référence sur ce roi, en anglais et en français. On signalera B. Cottret, *Henri VIII. Le pouvoir par la force*.

vert, chacune portant le nom d'un chevalier tiré du *Morte Darthur* de Malory; au centre, la table est ornée d'une immense «rose Tudor»; l'ensemble est dominé par un portrait du roi Arthur, représenté sous les traits d'Henri VIII, mais avec une barbe et des cheveux blancs afin de montrer son ancienneté et sa sagesse.

Cette attitude ambiguë d'Henri VIII face la mémoire d'Arthur est d'ailleurs celle de toute la période: l'incrédulité et le rejet d'une histoire qui paraît de plus en plus factice le disputent à la fascination pour un passé chevaleresque sublimé. Avec l'humanisme et les débuts de la critique historique³³, on voit en effet apparaître sous le règne d'Henri VIII les premières véritables remises en cause, systématiques et argumentées, du récit de Geoffroy de Monmouth. Le débat entre le savant italien Polydore Virgile (1470-1555), historiographe officiel des deux premiers Tudors, et l'érudit anglais John Leland (1506-1552), a fait rage dans les années 1530 et 1540, avec la publication, en Angleterre et à l'étranger (car la censure royale veillait) de plusieurs traités faisant tour à tour la critique et l'apologie de l'*Historia regum Britanniae*: le premier démontrait, preuves à l'appui, que Geoffroy avait été un grand faussaire, tandis que le second prenait sa défense³⁴. Malgré le combat acharné de Leland, qui rassembla des dizaines de traditions locales et accumula des centaines de références pour soutenir l'authenticité du récit de Geoffroy, c'est Polydore qui, à moyen terme, l'emporta. Vers le milieu du seizième siècle, une longue page se tournait enfin: plus personne ne croyait Geoffroy, et Arthur devenait pour longtemps un être purement littéraire, folklorique et légendaire.

L'après-guerre britannique: un Arthur historique, impérial et breton

L'important renouveau arthurien du dix-neuvième siècle, qui marque tout autant l'Angleterre victorienne que le continent européen et, un peu plus tard, les États-Unis, est un phénomène artistique et littéraire de grande ampleur qui a fait revenir Arthur sur le devant de la scène et en a fait, à nouveau, une figure connue et reconnue. Mais des artistes comme le poète

³³ Le traité de Lorenzo Valla rédigé vers 1440, qui expose la prétendue «donation de Constantin» comme un mythe au service du pouvoir temporel de la papauté, est souvent vu comme une des premières applications rigoureuses de la méthode critique en histoire. Mais ce n'est qu'à partir de 1517 que ce traité fut réellement diffusé, en particulier dans les pays qui, comme l'Angleterre, se sont tournés vers la Réforme. Voir J.-B. Giard, *Lorenzo Valla: La Donation de Constantin*.

³⁴ La querelle est résumée par J. P. Carley, «Polydore Vergil and John Leland on King Arthur: the battle of the books».

Alfred Tennyson³⁵, les peintres préraphaélites³⁶, le compositeur Richard Wagner³⁷ ou le romancier Mark Twain³⁸, dont l'œuvre arthurienne a été considérable et très influente, ne se sont guère intéressés aux origines de la matière de Bretagne et à l'éventualité d'une existence historique d'Arthur: pour eux comme pour un grand nombre de créateurs du vingtième siècle, la *fabula* l'emportait largement sur l'*historia*, et ils en étaient pleinement satisfaits³⁹. Ce n'est qu'au cours du vingtième siècle, et particulièrement dans le Royaume-Uni des années 1960 et 1970, que ces questions ont connu une nouvelle faveur et ont fasciné le grand public.

On a dit que John Leland, au milieu du seizième siècle, avait recueilli un grand nombre de traditions orales qui, sans lui, auraient sombré dans l'oubli. Il signalait entre autres que, d'après les habitants du lieu, la colline de South Cadbury, dans le Somerset, aurait été le site de Camelot. La découverte en 1966 par l'archéologue Leslie Alcock de structures du cinquième ou sixième siècle au sommet de la butte relança les débats sur l'historicité d'Arthur⁴⁰. Venant après une série de travaux universitaires publiés dans l'entre-deux-guerres⁴¹, les fouilles de Cadbury et le livre qu'Alcock écrivit peu après⁴² suscitèrent un grand intérêt auprès du public britannique. De nombreuses autres publications historiques ou pseudo-historiques suivirent. En particulier, le latiniste John Morris proposa une grandiose reconstitution historique du règne d'Arthur, vu comme un héritier des empereurs romains, opérant à la tête d'une cavalerie lourde de soldats cuirassés

³⁵ Auteur entre autres du cycle poétique *The Idylls of the King*. La traduction française réalisée en 1887 par M. Francisque et publiée avec des illustrations de Gustave Doré — signe de l'importance et de la popularité de l'œuvre au dix-neuvième siècle — a été récemment rééditée: A. Tennyson, *Les Idylles du roi*.

³⁶ Le poète, peintre et décorateur William Morris (1834-1896), ou encore le peintre Edward Burne-Jones (1833-1898) ont trouvé une inspiration dans la matière de Bretagne. Citons «The Defence of Guenevere», poème de Morris (1858), ou encore *The Last Sleep of Arthur in Avalon*, tableau de Burne-Jones (1881-1898).

³⁷ Il a composé deux opéras à thème arthurien: *Tristan und Isolde* (1865) et *Parsifal* (1882).

³⁸ Il est l'auteur du roman satirique *A Connecticut Yankee in King Arthur's Court* (1889), un des romans les plus adaptés par Hollywood. Le fait même qu'il ait parodié le roi Arthur est le signe de sa popularité outre-Atlantique à la fin du dix-neuvième siècle.

³⁹ W. Blanc, *Le roi Arthur, un mythe contemporain. De Chrétien de Troyes à Kaamelott en passant par les Monty Python*, contient une présentation assez complète de la production arthurienne dans le monde anglophone au vingtième siècle.

⁴⁰ L. Alcock, "By South Cadbury is that Camelot...": *The Excavation of Cadbury Castle 1966-1970*.

⁴¹ En particulier l'article de l'historien de l'art W. G. Collingwood, «Arthur's battles», qui relança la discussion sur l'historicité et les sources de la liste de batailles de l'*Historia Brittonum*.

⁴² L. Alcock, *Arthur's Britain: History and Archaeology, AD 367-634*.

comparable aux troupes montées de l'Empire romain tardif; de nombreux tableaux, cartes et graphiques donnent à l'ensemble un aspect très documenté et toutes les formes de la scientificité⁴³. Malgré les réfutations vigoureuses d'historiens comme David Dumville⁴⁴, des dizaines d'autres ouvrages ont par la suite été publiés — et continuent de l'être — qui ont prétendu «craquer le code» des sources médiévales et livrer aux lecteurs la clé du «vrai Arthur»⁴⁵.

On ne s'étonnera pas de retrouver dans la plupart ces ouvrages, et singulièrement dans celui de Morris, régulièrement réédité et qui reste aujourd'hui un succès de librairie, les quatre dimensions «historicisantes» du mythe arthurien: mythe guerrier (Arthur est chef de cavalerie), mythe breton ou britannique (Arthur est présenté comme romain et celte, et surtout pas anglais), mythe chrétien (Arthur est l'ennemi des Anglo-Saxons païens et l'héritier de l'Empire chrétien) et mythe de souveraineté (Arthur est «impérial», il prolonge à l'échelle de l'île la puissance de Rome et règne sur une Bretagne unifiée). Le cinquième aspect, folklorique et merveilleux, est au contraire passé sous silence ou minimisé afin de mieux défendre l'hypothèse d'un personnage réel et situé dans l'histoire. Le nouvel Arthur est breton et même celte, il n'est plus un chevalier courtois du Moyen Âge mais un «prince du cinquième siècle», un guerrier des «Âges obscurs». La littérature anticipe et suit le mouvement avec la parution de nombreux romans historiques qui prétendent resituer Arthur dans sa «vraie» époque⁴⁶; la télévision aussi s'empare du sujet, avec la série *Arthur of the Britons* (1972-1973) au titre révélateur.

Cette abondante production historique, pseudo-historique et para-historique doit être resituée dans une époque où le Royaume-Uni traversait un moment étrange de son histoire, fait à la fois de crise politique, avec la fin de l'Empire, et d'explosion culturelle, avec les *swinging sixties*. Au sein du Royaume-Uni, la construction identitaire commune au fondement de l'aventure impériale était désormais secouée par de nouvelles revendications irlandaises, écossaises et galloises qui contestaient le *hold-up* opéré depuis plusieurs siècles par les Anglais et leurs dirigeants sur l'identité «britannique» et sur les mots «*Britain*» et «*Britons*» eux-mêmes. Dans les milieux nationalistes et régionalistes du pays de Galles et de la Cornouailles (et dans une moindre mesure en Écosse), semble alors renaître la vieille idée médiévale déjà présente dans l'*Historia Brittonum*,

⁴³ J. Morris, *The Age of Arthur: A History of the British Isles from 350 to 650*.

⁴⁴ On lira en particulier les essais rassemblés dans D. N. Dumville, *Histories and Pseudo-histories of the Insular Middle Ages*.

⁴⁵ Le livre de G. Halsall, *Worlds of Arthur. Facts and Fictions of the Dark Ages*, constitue une bonne présentation (et une réfutation efficace) de cette abondante littérature para-historique.

⁴⁶ Voir en particulier le livre de M. Rolland, *Le roi Arthur. Le mythe héroïque et le roman historique au vingtième siècle*.

selon laquelle les seuls vrais «Britanniques» seraient les «Bretons», les occupants originels de l'île dépossédés par les «Anglo-Saxons», c'est-à-dire par les Anglais. Ajoutons que les accointances thématiques sont fortes entre l'univers arthurien et divers mouvements culturels qui ont alors le vent en poupe, comme le celtisme, la musique folk ou le mouvement hippie. En témoigne la création en 1970 du festival de Glastonbury: à deux pas des ruines de l'abbaye et de l'ancien emplacement de la tombe d'Arthur, il devient l'un des plus grands rendez-vous annuels des musiques rock, folk et pop⁴⁷. Arthur est alors à nouveau convoqué pour répondre, de manières diverses et souvent contradictoires, à la question de l'identité des «Britons»: c'est ce dont se moquaient, en 1975, les Monty Python.

Je finirai donc en tentant de décrypter une œuvre qui semble *a priori* n'avoir aucun autre but que celui de faire rire. Or le choix qui est fait pour ce premier long métrage des Monty Python est révélateur: il s'agit pour nos six compères⁴⁸ de s'attaquer à un mythe, à une «matière» présente dans tous les esprits. Le second film de la troupe, *La vie de Brian* (1979), allait continuer dans cette même veine des sujets larges et mythiques en parodiant la vie de Jésus. Arthur serait ainsi, en termes de notoriété pour les Britanniques des années 1970, une sorte d'équivalent médiéval du Christ... N'oublions pas que deux membres du collectif, Terry Jones et Michael Palin, ont suivi des études de littérature anglaise (en particulier médiévale) à Oxford; ils étaient parfaitement informés des débats historiques qui divisaient alors les milieux universitaires. *Sacré Graal!* peut donc être regardé comme une attaque en règle contre les cinq dimensions du mythe que nous avons identifiées: Arthur y est ridiculisé comme héros guerrier, comme porteur de l'identité bretonne ou britannique, comme champion du christianisme, comme véhicule du merveilleux et comme mythe de souveraineté. Si le film des Monty Python est précieux et révélateur, c'est parce qu'il dessine en creux ce qui fait l'essentiel du mythe arthurien.

L'histoire est fort simple et relativement banale: l'essentiel est dans les dialogues et les situations. Arthur (Chapman) recherche des chevaliers pour le rejoindre à Camelot. Après une rencontre avec messire Bedevere le Sage (Jones), qui devient son premier chevalier, il recrute encore messire Lancelot le Brave (Cleese), messire Galahad le Chaste ou le Pur (Palin) et messire Robin le Pas-Vraiment-Aussi-Brave-Que-Messire-Lancelot (Idle). Le groupe reçoit de Dieu (figuré par un dessin animé de Gilliam) la mission de se lancer dans la quête du Graal. Chacun connaît alors des aventures séparées, toutes plus absurdes les unes que les autres. À nouveau réunis, ils

⁴⁷ Sur les usages contemporains du site de Glastonbury, voir J. Digance et C. M. Cusack, «Glastonbury: A Tourist Town for All Seasons».

⁴⁸ À savoir Graham Chapman, John Cleese, Terry Gilliam, Eric Idle, Michael Palin et Terry Jones.

rencontrent Tim l'Enchanteur (Cleese), qui les conduit vers un ultime indice et arrivent au pied d'un château où, espèrent-ils, ils trouveront le Graal. À chaque instant, le mythe est écorné: le héros guerrier reçoit des excréments sur son armure, qui plus est envoyés par des Français risibles; le champion chrétien reçoit sa mission d'un Dieu ridicule et velléitaire; le valeureux tueur de monstres et de géants doit faire face à un effrayant lapin tueur.

Attardons-nous pour finir sur les dimensions d'ethnicité et de souveraineté que résume l'expression «King of the Britons» — deux aspects qui, depuis G. de Monmouth, ont à voir avec la question de l'historicité d'Arthur. *Sacré Graal!* tourne en dérision les ficelles pseudo-historiennes des historiens des années 1960 et 1970 à travers une scène où «un très célèbre historien», *a very famous historian* peut-on lire en sous-titre⁴⁹, raconte l'histoire du roi Arthur comme le ferait un «expert» dans un documentaire de la BBC. Au beau milieu de son exposé, un chevalier surgit de nulle part se rue sur lui et lui tranche la gorge d'un coup d'épée. Son épouse en pleurs ayant fait venir la police, le film se termine de manière soudaine, quelques séquences plus tard, avec l'irruption de la police et l'arrestation du roi Arthur et des chevaliers.

Ajoutons que le personnage d'Arthur est alors lié, dans l'esprit des Britanniques, au souvenir de l'époque victorienne: certains vers des *Idylles* de Tennyson sont connus de tous les écoliers de l'île. Parodier Arthur, c'est parodier une Angleterre (plutôt qu'une Grande-Bretagne) conservatrice, monarchiste, nobiliaire et militariste. Or Tennyson est omniprésent dans *Sacré Graal!* Les auteurs du film connaissaient sans nul doute les textes médiévaux, mais les *Idylles* semblent bien avoir été leur principale référence, et la bourgeoisie victorienne est donc une cible permanente du film. Les «chevaliers qui disent “Ni”», une confrérie ridicule de guerriers qui se croient redoutables, ont pour seul rêve le projet bourgeois d'acquérir un jardinet (*shrubbery*): et voici Arthur et Bedevere en quête (et quelle quête!) d'un jardinet «qui soit mignon», «pas trop cher», puis d'un second «un peu plus haut, pour avoir un effet de niveau, et un petit sentier entre les deux»⁵⁰. Quant au mot qui terrifie ces terrifiants chevaliers, il s'agit du pronom *it* — un mot apparemment courant et inoffensif, mais qui désigne aussi l'acte sexuel, que la décence bourgeoise interdit de mentionner.

Les temps arthuriens des Monty Python ne sont donc pas l'époque enchantée et radieuse des fêtes de cour d'Édouard I^{er} et d'Henri VII; ils ne sont non plus ceux du médiévalisme victorien⁵¹

⁴⁹ Monty Python, *Monty Python and the Holy Grail (Book)*, p. 29.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 44-45 et 63-64.

⁵¹ Sur les représentations du Moyen Âge dans la Grande-Bretagne du dix-neuvième siècle, on lira les chapitres que leur consacre D. Matthews dans *Medievalism: A Critical History*.

dont l'Amérique (et en particulier Hollywood) a perpétué l'ambiance: plusieurs films et une comédie musicale sont épinglés au passage⁵². Les paysans vivent dans des villages crasseux, la peste est omniprésente, et la troupe bariolée d'Arthur et de ses chevaliers, suivie de leurs serviteurs frappant des noix de coco, traverse ce paysage désolé sans jamais prendre conscience de la détresse des habitants. Certains dialogues ampoulés parodient avec bonheur les déclarations pseudo-héroïques des personnages de Tennyson et des films américains à «ambiance médiévale».

Enfin, la monarchie elle-même est visée par certaines scènes, en particulier celle où Arthur et Bedevere rencontrent deux paysans, une «vieille femme» et un certain Dennis, en train de «récolter des ordures» (*picking filth*) dans un champ, et engagent avec eux le dialogue que nous avons cité au début de cet article. Loin des discours préformatés sur l'identité et le pouvoir, les deux paysans ne semblent comprendre ni ce que sont les *Britons*⁵³, ni ce qu'est un roi⁵⁴. Le mythe identitaire et de souveraineté est exposé pour ce qu'il est: une construction au service des gouvernants.

Au-delà de la dimension purement clownesque et iconoclaste de ce dialogue, on pourra en guise de conclusion méditer sur ces deux questions: «*Who are the Britons?*» (Bretons, Britanniques) et «D'où vient le pouvoir?». À ces questions (et à quelques autres), la geste arthurienne a toujours répondu. D'abord figure du mythe national breton (et donc gallois), puis devenu paradoxalement

⁵² En particulier *Knights of the Round Table (Les chevaliers de la Table ronde)*, film de Richard Thorpe, avec Richard Burton et Ava Gardner (1953); *Camelot*, comédie musicale d'Alan Jay Lerner et Frederick Loewe (1960), adaptée au cinéma par Joshua Logan, avec Richard Harris et Vanessa Redgrave (1967). Sur Arthur au cinéma, voir J. Breton, *Le Roi qui fut et qui sera. Représentations du pouvoir arthurien sur petit et grand écrans*.

⁵³ Je traduis le dialogue dans *Monty Python and the Holy Grail (Book)*, p. 8: «Je suis Arthur, roi des *Britons*. Pouvez-vous me dire qui vit dans ce château? — Roi des *quoi?* — Des *Britons* — C'est qui, les *Britons?* — C'est nous tous... nous sommes tous des *Britons*.»

⁵⁴ Plus loin dans le même dialogue, p. 9-10: «Je suis votre roi. — En tout cas j'ai pas voté pour toi. — On ne vote pas pour les rois. — Alors, comment t'as fait, toi, pour devenir roi? — La Dame du Lac, son bras vêtu de soie pure et étincelante, me tendit Excalibur depuis le sein des eaux, signifiant par-là que, par décret de la Divine Providence, moi, Arthur, devrait porter Excalibur: c'est pour cela que je suis votre roi. — Bon, un bonne femme bizarre couchée au fond d'une mare et qui refile des épées... pas vraiment de quoi fonder un système de gouvernement! Le pouvoir exécutif suprême dérive d'un mandat des masses, et non d'une quelconque pitrerie aquatique. — Silence! — Tu ne peux pas prétendre exercer le pouvoir exécutif suprême simplement parce qu'une poule dans la flotte t'a balancé une épée. — Tais-toi! — Non, je veux dire, si je me baladais en disant que je suis empereur parce qu'une grognasse mouillée m'a allongé un yatagan, *moi* je me ferais coffrer illico!»

figure du mythe monarchique anglais (et, par la suite, britannique), toujours teinté de ses dimensions guerrières, chrétiennes et merveilleuses, Arthur est l'un des mythes les plus puissants qui soient nés dans l'île de (Grande-)Bretagne au cours du Moyen Âge; il est encore très vivant aujourd'hui. Inséparables dès l'œuvre de Geoffroy, ces diverses dimensions du mythe arthurien avaient déjà présidé à l'émergence de la légende, quand il s'agissait à la fois de renforcer un patriotisme gallois naissant et d'ancrer le pouvoir des rois de Gwynedd dans un héritage glorieux. Elles ont coexisté dans toutes les instrumentalisation politiques, des Plantagenêts aux Victoriens en passant par les Tudors, qui ont cherché à susciter autour du passé «arthurien» une adhésion identitaire et nationale propre à légitimer leur contrôle sur l'Angleterre, le pays de Galles et au-delà. Depuis les premiers temps du mythe, les *Britons* sont ceux qui suivent Arthur: les pouvoirs qui ont voulu asseoir leur domination sur l'île n'ont jamais manqué de le rappeler.